Frontières disciplinaires

Béatrice Fleury-Vilatte et Philippe Hert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7311>
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7311
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2003
Pagination : 3-9
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Fleury-Vilatte et Philippe Hert, « Frontières disciplinaires », *Questions de communication* [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 01 juillet 2003, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7311> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7311

FRONTIÈRES DISCIPLINAIRES

Ce dossier sur les frontières disciplinaires résulte du croisement de productions émanant de chercheurs de l'équipe de Questions de communication et qui, chacune, ont suscité une interrogation qu'il était intéressant de poursuivre. L'une est la tenue d'un colloque organisé, en 2001, par les Archives Henri-Poincaré et le Groupe de recherche en information, communication et propagandes (Hert, Nabonnant, Paul-Cavallier, 2003), l'autre est une réflexion menée par Jacques Walter (1997). Le colloque rassemblait des historiens et les sociologues des sciences qui, à des degrés divers, ont mis en évidence l'idée que certaines frontières (disciplinaires, nationales, etc.) peuvent en masquer beaucoup d'autres, suivant le point de vue adopté, le contexte considéré, la préférence donnée à une approche synchronique ou diachronique. Lors des échanges, il est apparu que, pour dépasser le constat d'une grande hétérogénéité des cas de figure, il était nécessaire d'analyser le rôle et la place des frontières dans la construction des objets, les collaborations qui pourraient se construire autour de ces derniers, enfin, la manière d'aborder les disciplines et le rapport aux collectifs de chercheurs.

L'autre travail interrogeant la frontière provient de l'étude de Jacques Walter (1997) sur le mécénat de solidarité des entreprises. La notion y est utilisée pour analyser ce qui se joue lorsque, à l'intérieur d'un « nouvel espace social », différents groupes, modèles professionnels ou savoir-faire ont à cohabiter. Nourrie par la théorie des champs, la sociologie des mondes sociaux et celle de la compétence, la notion permet à l'auteur de comprendre les enjeux, tensions et risques qui naissent de la rencontre entre des univers, mais aussi les modalités et « points de passage » qui caractérisent le déplacement et/ou la stabilisation des frontières. Si elle paraît pertinente pour approcher un contexte social marqué « par la concomitance de

phénomènes de “discontinuité”, mais aussi de recherche de “cohésion” » (1997 : 14), c’est parce qu’elle recèle une « dimension polémologique et territoriale, dérivée de l’histoire du mot, et [de] la grille de lecture des mouvements d’établissement et de franchissement des frontières » (*ibid.*). Pointant le flou qui caractérise l’utilisation de la notion dans les sciences sociales, Jacques Walter emprunte à la géographie et à l’histoire les définitions à même d’en autoriser la conceptualisation et l’opérationnalisation. Si, par ailleurs, il aborde la frontière à propos du champ particulier que représente le mécénat, la problématisation qu’il opère relève, plus largement, d’une interrogation sur le rôle des frontières dans les sciences.

C’est cette relation entre disciplines et frontières qu’il a semblé opportun d’analyser, dans une période de l’histoire des sciences où l’idée d’interdisciplinarité semble un lieu commun. Au terme d’un dossier envisageant les processus communicationnels émergeant à l’intersection de plusieurs disciplines (sociologie, sciences de l’information et de la communication, histoire, mathématiques...), il apparaît que le franchissement des frontières n’est aucunement une évidence, tant bien même est-il fécond et explicitement revendiqué. Le poids de la structuration disciplinaire et des facteurs culturels reste prégnant, dans les démarches individuelles et collectives. Pour en apprécier la complexité, trois angles ont été adoptés par les auteurs. Un premier qui envisage la frontière à l’aune du parcours ou récit de vie, un second à partir d’un objet spécifique de recherche, un troisième selon les procédures à l’œuvre dans un cadre disciplinaire.

Frontière et démarche personnelle : l’implication du chercheur

Pour Jacques Walter, Sonia Livingstone et Suzanne de Cheveigné, parler des frontières en sciences s’inscrit dans une démarche auto-réflexive, proche du récit autobiographique, désigné d’ailleurs en ces termes par Suzanne de Cheveigné. Si cette dernière et Jacques Walter proposent une réflexion d’ordre théorique et méthodologique, selon les implications individuelles de recherche qu’elle engage, Sonia Livingstone, pour sa part, analyse les pratiques collaboratives de recherche. Pour les deux premiers, le point de départ est un parcours scientifique particulier, pour la dernière, il s’agit d’analyser les modalités de rencontre qui caractérisent les travaux menés par des équipes de chercheurs de nationalités différentes. Pour tous, la notion de frontière est une expérience dont la présentation de certains linéaments semble, à bien des égards, emblématique des questions soulevées en sciences sociales.

Suzanne de Cheveigné aborde frontalement la relation que les disciplines peuvent entretenir les unes avec les autres en se référant à la traversée qu’elle a connue, en passant d’un secteur scientifique à un autre. Exerçant comme physicienne pendant dix-huit ans, elle est aujourd’hui sociologue et s’intéresse aux représentations de la science. Assumant pleinement le récit autobiographique, elle entend « mettre en relief ce que ce parcours [lui] a permis d’accumuler, les contrastes qu’[elle] a perçus, ce qu’il [lui] en a coûté

aussi ». Pour cela, elle présente quelques-unes des spécificités caractérisant les recherches menées dans les deux disciplines. Par exemple, la pratique de la physique connaît un autre fonctionnement que celui des sciences sociales, tant dans l'organisation quotidienne de la recherche que dans le rapport que les disciplines – dites de sciences dures – entretiennent. D'une part, la vie collective y est un élément essentiel, les chercheurs travaillant dans des laboratoires où ils côtoient diverses catégories de personnel. D'autre part, l'étude de certains phénomènes amène les physiciens à parler de leur collaboration « avec des chimistes, des biologistes, des géologues, voire des économistes ». Suzanne de Cheveigné suggère que le domaine de la communication a connu une situation analogue lorsque des chercheurs de disciplines variées se sont retrouvés autour d'une catégorie d'objets communs. Chacun apportait les compétences et les exigences de sa propre discipline. Une richesse qui s'est perdue avec l'institutionnalisation du secteur par la création d'une section au Conseil national des universités. L'expérience acquise par l'auteur en physique, et fondée sur un partage de connaissances, l'amène à discuter la notion d'interdisciplinarité revendiquée par les sciences de l'information et de la communication. Selon elle, les constats de convergence sont insuffisants : « Il faut creuser l'analogie et mettre en commun les points forts de chaque discipline ». Ainsi, conclut-elle sur trois figures de l'interdisciplinarité qui, chacune, répondent à un élément de son parcours : « l'interdisciplinarité de plusieurs spécialités autour d'un objet commun », « l'interdisciplinarité par la démarche partagée », « l'interdisciplinarité par traversée de frontières ».

Jacques Walter présente, quant à lui, l'idée d'un passage de frontières. Il part également des travaux qu'il a menés depuis plusieurs années sur les témoignages historiques relatifs à la shoah et présents sur différents supports (documents audiovisuels, photographies, presse écrite...), pour mettre en évidence les « phénomènes de coupures et de coutures entre les démarches scientifiques ». À ce sujet, il postule la nécessité de dépasser les frontières disciplinaires et propose une théorisation du cadre qui lui permet d'esquisser les bases d'un programme de recherche. Cette démarche intellectuelle est fondée sur la forte implication de l'auteur qui, comme le font Sonia Livingstone et Suzanne de Cheveigné, s'engage pleinement dans l'approche heuristique des frontières. Parcours de vie et trajectoire scientifique sont étroitement imbriqués dans cette approche. En effet, si les travaux de Jacques Walter sur le témoignage et à la mémoire du judéocide sont nourris par la part significative qu'y occupe la biographie, ils le sont aussi par les domaines initialement investis par le chercheur. L'étude du mécénat d'entreprise l'a familiarisé avec des outils théoriques et méthodologiques dont il teste la pertinence sur d'autres objets. Ainsi, croise-t-il l'étude des représentations mémorielles et celle des processus de construction testimoniale. Il s'appuie pour cela sur différentes traditions ou disciplines (l'interactionnisme, la socio-sémiotique, la sociologie, l'histoire) dont il examine « le rendement » pour ses propres travaux. L'auteur met en garde contre tout réductionnisme – dont ne serait pas exempt sa propre présentation –, et n'hésite pas à présenter les difficultés rencontrées dans les études qu'il a menées, notamment quand il s'est agi d'articuler « l'histoire et la mémoire, l'individuel et le collectif, le texte et le contexte ».

Sonia Livingstone aborde une autre facette de cette articulation qui concerne, cette fois, la recherche internationale sur les médias, la communication et les phénomènes culturels. Suggérant qu'il est devenu impensable de limiter ces études aux seuls phénomènes nationaux, elle s'interroge pourtant sur la nature des objectifs qui sous-tendent les projets de type contrastif et présente plusieurs problèmes que posent ces dernières. Pour cela, elle choisit de revenir sur des expériences personnelles de collaboration (comparaison des *soap operas* à travers l'Europe, comparaison des médias criminels et de leurs publics dans une perspective historique, comparaison des usages des médias chez les enfants et les adolescents à travers l'Europe), afin de dégager les principes théoriques qui sont en jeu, l'idée – inspirée de Øyen (1990) – étant que ces recherches sont « particulièrement sensible[s] aux exigences et aux risques de la recherche en général ». Son point de vue est original et dépasse les considérations d'ordre culturel, tout en marquant la présence de ces dernières dans la structuration, l'écriture ou la formalisation de la recherche. Ainsi, explique-t-elle qu'une importante difficulté concernant les recherches internationales viendrait de la transgression constante des limites entre professionnel et privé. Passant du temps ensemble, les chercheurs entretiennent des relations amicales, fondées – notamment – sur la nécessité de maintenir des liens pour venir à bout d'un projet. À un autre niveau, la participation d'un pays ou d'un autre ne serait pas animée par les seuls choix théoriques. Outre des facteurs politiques, pratiques et stratégiques qui peuvent interférer, le hasard des rencontres entre chercheurs peut aussi intervenir, obligeant, *a posteriori*, une justification des choix effectués. Comme le font Jacques Walter et Suzanne de Cheveigné, Sonia Livingstone tire des conclusions générales de ses observations personnelles. Prolongeant la métaphore de Hofstede (1998) sur la difficile comparaison entre des pommes et des oranges, elle développe ce que peuvent être les atouts et inconvénients d'une approche contrastive. Son opinion est claire : il est capital de définir *a priori* l'objectif de la comparaison.

La frontière envisagée à partir d'un objet

Si Jacques Walter suggère que l'utilisation de la notion de frontières dans les sciences sociales peut paraître abusive, il prend néanmoins au sérieux cette dernière et emprunte aux travaux des géographes la distinction qu'eux-mêmes opèrent entre la frontière envisagée comme un obstacle et celle où elle est un lieu de contact. Appliquée à l'étude des activités mémorielles d'acteurs sociaux, cette perspective lui permet d'apprécier le rôle de commutateur que joue la frontière dans la gestion d'interactions. Concernant l'étude de la shoah, ce rôle fonctionne à différents niveaux. Par exemple, des phénomènes de coupure sont manifestes entre productions testimoniales et travaux d'historiens. Si, par ailleurs, l'idée de couture disciplinaire est revendiquée par des chercheurs, c'est au regard de l'impossibilité de dissocier les composants de l'activité et de la production mémorielles qui appellerait une méthodologie associant plusieurs apports. En convoquant une théorie du cadre comme opérateur de fabrication et d'analyse du témoignage, Jacques

Walter affine ce qu'il désigne comme étant le caractère transfrontalier d'une telle ambition. L'auteur construit son modèle théorique en intégrant les acquis d'un courant de recherche sur le cadre qui va au-delà des travaux d'Halbwachs (1925) ou de Goffman (1991), et ceux des historiens de la shoah, des sociologues de l'expertise, des socio-sémioticiens. Ceci l'amène à décrire un emboîtement de trois niveaux de cadrage intervenant dans les configurations testimoniales : un macro-niveau correspondant aux facteurs historiques, un méso-niveau intégrant les polémiques, un micro-niveau relatif aux dispositifs médiatiques.

Pour autant, le passage de frontière n'est-il déterminé que par l'objet investi ? Non, du point de vue de Jacques Walter, Philippe Chavot et Anne Masseran. Si les contributions de ces auteurs traitent d'un objet-frontière, les témoignages médiatiques de la shoah pour l'un, les Organismes génétiquement modifiés (OGM) pour les autres, et sollicitent pour cela les travaux de Star et Griesemer (1989), elles dépassent l'analyse de l'objet en soi pour proposer une théorisation de la frontière. Cette dernière est envisagée selon deux entrées – l'objet étudié et l'outillage théorique – qui n'entretiennent aucunement une relation d'exclusive dépendance. En effet si, pour penser un objet-frontière, l'intégration de plusieurs courants disciplinaires est favorable, comme l'illustrent ces deux contributions, celle-ci ne concerne pas seulement ce type de recherche, même si sa présentation permet d'en apprécier la pertinence.

Processus communicationnels et construction de frontières

L'objet-frontière permet de comprendre comment des mondes sociaux sont liés les uns aux autres. Des cadres d'interprétations peuvent y coexister et les frontières tendent à s'estomper. Cependant, dans une situation où la légitimité des acteurs habituels de la science peut se trouver prise en défaut, il importe de comprendre comment les frontières sont amenées à jouer à nouveau leur rôle et les cadres d'interactions conduits à être redéfinis. Dans le propos d'Anne Masseran et de Philippe Chavot, le travail des frontières est analysé comme un travail de cartographie (reprenant les travaux de Gieryn, 1983, 1999). Ainsi, d'une analyse du cadre par Jacques Walter, nous passons à celle de la carte, métaphore indiquant la frontière. Les auteurs montrent que, dans la controverse autour des OGM, le cadrage des débats, la manière dont ceux-ci sont déplacés et resitués sur la carte rhétorique des débats, ainsi que la constitution même de la carte, sont le résultat des alliances entre différentes catégories d'acteurs. La frontière ici désignée est celle entre science et société, elle se manifeste dans un travail de re-cadrage successif de l'objet en question (OGM) selon le contexte et les acteurs concernés (scientifiques, agriculteurs industriels, agriculteurs traditionnels, consommateurs, associations, scientifiques citoyens, etc.), pour tracer les limites des domaines d'intervention de chacun et indiquer les interlocuteurs légitimes. La mise en scène télévisuelle de la controverse participe de ce processus plus large d'attribution des causes et des légitimités pour agir. En

ce sens, la frontière n'a pas d'existence en soi, elle est le résultat d'interactions (Star, Griesemer, 1989), de jeux de mobilisations et d'alliances (Callon, 1986) entre acteurs qui cherchent à se positionner du « bon » côté de la frontière (celui de la science et de la raison). Elle est, par conséquent, le résultat d'un processus communicationnel permanent.

Muriel Lefebvre et David Pontille analysent également la frontière selon ce processus : l'écriture sociologique ou mathématique y est interrogée sous l'angle de la constitution d'un collectif de chercheurs. Le format est conventionnel et délimite ce qui fait sens commun pour le groupe, mais également, dans le cas de la sociologie présenté par David Pontille, ce qui va permettre de définir l'authenticité de l'énonciation (particulièrement dans les approches herméneutiques) et de l'énoncé (dans les approches descriptives). Si, comme l'explique ce dernier, l'authenticité exprimée par la mise en forme de l'écriture est un critère nécessaire d'appartenance au collectif scientifique, on voit l'intérêt d'analyser précisément les mécanismes d'agencements scripturaux en tant que producteurs de différenciations entre énoncés authentiques, porteurs de légitimité assertive, et énoncés non identifiés comme scientifiques. La distinction ainsi produite permet à la fois de construire la frontière entre science et non-science, et de constituer un repère conventionnel d'identification au monde social des sciences.

Une autre différence, repérée par Muriel Lefebvre, se manifeste à travers la production écrite des sciences, au niveau du rôle et de la place des images en mathématiques. Celle-ci ne renvoie pas directement à la légitimité des énoncés, mais au maintien d'une séparation entre un contexte formel de circulation des énoncés scientifiques stabilisés et validés, et un contexte informel de production de ces énoncés, où les frontières cognitives et sociales conventionnelles doivent parfois être franchies. Cette distinction renvoie à deux conceptions de la communauté : comprise à partir d'un sens socialement partagé, dans un cadre formalisé, et à partir d'un corpus de connaissances établies, ou au contraire à partir d'un ensemble de pratiques contextualisées. La frontière apparaît, en ce cas, comme une ressource mobilisable dans un cadre formel où il s'agit de se référer à la communauté des mathématiciens, mais qui peut être franchie lorsqu'il s'agit de constituer « une communauté de pratiques concrètes et locales mais, également, une communauté épistémique dans le rapport local qu'elle établit avec ses objets ». Il s'agit là de l'analyse d'un phénomène de coupure/couture proche de ce dont rend compte Jacques Walter dans sa contribution.

Le travail des frontières s'illustre au regard des processus d'établissement de repères, conventionnels chez David Pontille, informels et internes à la communauté chez Muriel Lefebvre. Ce processus social et communicationnel, fondé sur des dispositifs d'inscription, donne légitimité et consistance aux collectifs, soit par rapport à d'autres collectifs, soit par rapport à d'autres formes d'énoncés, soit encore par rapport à d'autres formes de savoir concurrents, comme dans le cas des OGM. À travers ces cas, ou à travers les démarches de recherche présentées plus haut, montrant les difficultés et limites du franchissement disciplinaire, il apparaît que la frontière se définit, avant tout, à partir d'un contexte – que ce soit le parcours, l'objet considéré par le chercheur, ou le processus de

communication qu'un collectif met en œuvre – et qu'elle produit ou est le produit d'un formatage. Autrement dit, la frontière n'est pas un état de fait à partir duquel analyser une situation, mais elle indique un lieu de tension, à la fois structurant sur le plan des disciplines, des objets, des pratiques, et nécessaire dans des carrières de chercheurs, entre des niveaux d'appréhension des objets, entre des pratiques collaboratives concrètes. Les frontières apparaissent au niveau local ou institutionnel, individuel ou collectif. Elles sont des lieux particulièrement significatifs de ce qui fait la spécificité de l'activité de recherche. En articulant trois niveaux et approches de la frontière, les contributions de ce dossier représentent de précieuses pistes d'analyse pour comprendre, dans la recherche, les phénomènes de coupure et de couture entre disciplines.

Béatrice Fleury-Vilatte et Philippe Hert

Références

- Callon M., 1986, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 36, pp. 169-208.
- Gieryn T. F., 1983, « Boundary-work and the demarcation of science from non-science : strains and interests in professional ideologies of scientists », *American Sociological Review*, 48, pp. 781-795.
- Gieryn T., 1999, *Cultural Boundaries of science-Credibility on the line*, Chicago/London, The University of Chicago Press.
- Goffman E., 1991, *Les cadres de l'expérience*, trad. de l'anglais par I. Joseph, M. Dartevelle, P. Joseph, Paris, Éd. de Minuit.
- Halbwachs M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, postface de G. Namer, Paris, Albin Michel, 1994.
- Hert Ph., Nabonnant Ph., Paul-Cavallier M., 2003, à paraître, *Les frontières dans les sciences*, Paris, Éd. Kimé.
- Øyen E., 1990, « The imperfection of comparisons », pp. 1-18, in : Øyen E., ed., *Comparative methodology : Theory and practice in international social research*, London, Sage.
- Star S., Griesmer J., 1989, « Institutional Ecology, "Translations" and Boundary Objects : Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology (1907-1939) », *Social Studies of Sciences*, pp. 387-420.
- Walter J., 1997, *Le mécénat de solidarité. Communication, frontières et mondes professionnels*, Mémoire en vue de l'Habilitation à diriger les recherches, Metz.